

Exercice d'admiration, pour Grace Paley

J'ai tout de suite pensé à Grace Paley.

J'étais si contente.

-Le directeur du Magazine Littéraire m'a demandé un exercice d'admiration me suis-je vantée auprès de tous mes amis. Je vais parler de Grace Paley.

- Grace Paley, c'est qui ? ont-ils demandé, pas impressionnés le moins du monde.

C'est pas plutôt Grace Palin a ricané quelqu'un.

-Quelle idée stupide a ajouté mon amie Clémence quand je lui ai parlé en tête à tête de mon projet. Tu ne comprends vraiment rien à la vie en société. C'est à se demander si tu ne le fais pas exprès.

Elle a soupiré et haussé les épaules. Elle se prend pour la mère ou le coach que je n'ai jamais eus.

On s'est assises sur un banc du Jardin des Plantes, juste en face de la cage des sangliers qui ressemblent à de petites grosses dames en talons aiguille. Il faisait glacial. Dépêche toi, ai-je supplié. Je vais mourir de pneumonie sans avoir rempli ma mission salvatrice et paleienne.

Deux corneilles ont craqueté, menaçantes.

Les exercices d'admiration, m'a-t-elle expliqué, cela doit servir à se faire de la publicité. On parle de quelqu'un d'immense, et la gloire en rejait sur soi. Quelques gouttes, quelques miettes. Poivre d'Arvor vante Hemingway, donc il est Hemingway. Quand Philippe Djian défend Raymond Carver, les rayons de sa lumière subtile l'éclaboussent. Ma chérie, un conseil : chante les louanges de James Joyce, de

Vladimir Nabokov, de ce bon vieux William Faulkner, à la rigueur d'Ignace de Loyola, et on te respectera.

ta Grace, personne ne la connaît, alors c'est comme si tu ...

Epargne moi tes métaphores urinaires, ai-je demandé. Et puis pourquoi Ignace, ai-je murmuré plus bas.

Tu vois, cette question même, cette minuscule question de quatre syllabes prouve que tu comprends ! a-t-elle triomphé.

Je me suis levée, je n'ai jamais su discuter.

-Je vais te dire un poème ai-je proposé.

-Comme le ferait Stéphane Hessel ?

J'ai grimacé, on ne peut donc plus rien faire en ce monde sans que cela soit référence, citation, parodie.

Nous sommes entrées dans un café-charbons de la rue Buffon.

Et là, prise de folie, probablement, je me suis mise à déclamer devant Clémence et deux poivrots :

« Les poètes ont le devoir de se planter au coin de la rue et de distribuer des tracts superbement écrits

Le poète a le devoir de sa paresse

Le poète a le devoir d'entrer et sortir de sa tour d'ivoire

De sexe masculin, le poète a le devoir d'être une femme

De sexe féminin elle a le devoir d'être une femme

Le poète a le devoir de dire la vérité au pouvoir, selon le précepte des quakers

Le poète a le devoir d'apprendre la vérité auprès des sans-pouvoirs

Le poète a le devoir de répéter inlassablement il n'y a pas de liberté sans justice

il n'y a pas de liberté sans peur ni sans courage, il n'y a pas de liberté si l'on ne préserve pas l'eau, la terre, l'air et aussi les enfants.

La poète a le devoir d'être femme, de tenir le monde à l'oeil, et d'être entendue. »

- Qui a écrit cela a dit l'un des poivrots d'une voix émue.

C'est très consolant, je trouve. Tout le contraire de notre sale petit monde rabougri.

Le début est un peu moins bien, mais ensuite, quelle flamme.

J'ai souri. J'adore depuis toujours le mot rabougri.

-C'est une femme, ai-je dit, non sans une fierté mal placée, - toujours cette fichue autopropagande- c'est une Américaine, plutôt une Russe. Une juive russe. Ses parents ont été déportés à Arkhangelsk, victimes de pogromes au début du siècle, sa famille a émigré en Amérique après s'être passionnée pour la révolution de 1905. Elle est née en 1923 dans le Bronx. Elle est morte il n'y a pas longtemps. Discrètement. Sans avoir obtenu le prix Nobel qu'elle méritait.

Un jour, dans la cuisine, quand elle était petite fille, donc au milieu des années trente, elle a entendu sa mère dire à son père qui écoutait en mangeant les mauvaises nouvelles venues d'Europe : Ca recommence. Elle a vu sa mâchoire se crispier.

Une toute petite phrase avec un pronom impersonnel et un verbe flou : « ça recommence » a décidé d'une vie d'écrivain hantée par ce que cachent de douleur, d'injustices, de souffrance les phrases les plus simples, les gestes les plus anodins, prononcés pendant un repas tranquille à la maison.

En deux mots attrapés par hasard, ont surgi l'inquiétude, l'insécurité qui menacent jusqu'à la langue dont on sera peut-être obligé de changer, parce qu'il faudra encore partir.

Ce qui se passe dans la cuisine est directement relié, d'une manière invisible et constante à ce qui se passe partout tout le temps pour tous les autres hommes. Les enfants entendent tout et comprennent tout.

On l'oublie tout le temps, a noté le poivrot numéro deux. Que les enfants comprennent. Et cela lui a mis les larmes aux yeux.

J'ai continué, encouragée par cette chaleur que je sentais.

Les histoires, les dialogues de Grace Paley – elle n'a écrit que cela, des histoires, des nouvelles - mettent en scène des femmes et des enfants, dans la rue, au jardin, parfois dans un train pour aller voir une amie mourante. On y trouve des voisines qui discutent chez le marchand de légumes, une mère sur une plage. Son héroïne s'appelle presque toujours Faith, ce qui signifie Confiance ou Foi.

« Bon alors on m'enterre ! crie joyeusement Faith sur le sable glacé de la plage où elle a emmené ses deux garçons après une visite catastrophique à la maison de retraite où vivent ses parents à elle. Et elle s'étend comme un cadavre, et Richard son fils aîné crie : « arrête ça tout de suite ! » Et Faith dit : Richard cesse de tout prendre tellement au sérieux !

Faith s'inquiète de ce qu'elle lui a transmis d'intransigeance tendue, de difficulté à vivre, de radicalité ou alors faut-il dire lucidité. Que va-t-il devenir, avec ce trop lourd fardeau d'intelligence ?

C'est une excellente question a murmuré une femme aux yeux inquiets, à côté de Clémence. Je sais ce que c'est. C'est trop tard, quand on s'en rend compte. Et elle m'a tendu un verre de bière. j'ai bu une gorgée. j'ai continué. J'étais habitée.

-Qu'est ce que l'imagination? Tout est là, ai-je dit à mon public minuscule mais curieux. On se trompe quand on croit que c'est affaire de pirates, de sous-marins, de créatures surnaturelles, de petits bonshommes verts. L'imagination, selon Grace Paley, c'est la faculté d'imaginer la vie des autres. La vie quotidienne, la vie quotidienne de chacun d'entre nous, bien rangé dans sa boîte, à moitié endormi, avec les silences, les erreurs qu'on commet, parce qu'on n'a pas fait attention. Les enfants nous apprennent tant sur nos aveuglements, mais toujours trop tard,

L'individualisme cultivé que nous trouvons tous si agréable n'est peut-être pas si recommandable que cela, remarque-t-elle, en restituant les vies de ses voisins, les disputes, les ruptures, les morts. Elle a tant écouté, elle a l'oreille absolue.

« L'une des raisons pour que l'écrivain soit tellement plus intéressé par la vie que ceux qui se contentent de la vivre, c'est qu'il ne comprend rien à ce dont on pourrait le prendre pour le spécialiste, à savoir la vie, dit-elle.

S'il écrit, c'est pour s'expliquer à lui-même de quoi il retourne. »

Cette magnifique leçon d'écriture : écrivez sur ce que vous ne comprenez pas du tout, et si vous pensez détenir la vérité sur un quelconque sujet, passez à autre chose, est au cœur de tout ce à quoi je crois ; dis-je.

Et je suis rouge de honte d'avoir tant parlé.

Nous sortons dans l'hiver terrible, nous longeons les cages, Clémence ne dit rien, elle rêve.

Cela me rappelle une des phrases de Grace que je préfère :

« Parfois, en me promenant avec une amie, j'oublie le monde ».

Geneviève Brisac